

Corps et esprits tourmentés

théâtre

... Valérie Bory, Lausanne
Journaliste

Le premier spectacle de James Thiérrée - *La symphonie du hanneton* (1998) - avait fait le tour du monde et récolté quatre *Molière* en 2006. James Thiérrée, magicien, acrobate et musicien, l'un des petits-fils inspirés de Charlie Chaplin, a passé son enfance dans le cirque de ses parents, Victoria Chaplin et Jean-Baptiste Thiérrée. *Au revoir Parapluie* était dans la même ligne poétique et comique. Dans *Raoul*, son avant-dernier spectacle, bouleversant, Thiérrée visitait le monde animal.

Tabac Rouge, son dernier spectacle, qu'on a pu voir à Lausanne et à Neuchâtel, est d'une autre veine. Thiérrée n'est pas sur scène mais en a assuré la création. Cette grosse coproduction, menée avec 16 autres théâtres et 6 « résidences de création », impressionne d'emblée par sa technicité sans failles. Le spectateur en prend la mesure, découvrant des dizaines de câbles électriques qui débordent de la scène, comme autant de tentacules technologiques. L'artisanat théâtral cher à Thiérrée est dans le disque qui gratte (Schubert, Bach ou ce chant envoûtant, arraché au temps), dans la table en bois, dans les chaises à roulettes, dans les machines-décor que Tinguely aurait adorées. Tout se roule ou s'incline. Et avant tout, dans les danseurs-acrobates, d'une maîtrise exceptionnelle. Tel ce solo convulsif sur le début du *Stabat Mater* de Pergolèse.

Face aux spectateurs, un mur de tubulures métalliques qui, en tournant, dévoile des miroirs en tôle qui reflètent personnages et éclairages.

Que reste-t-il de cet opéra sans paroles, de ce *chorédrame*, comme il l'appelle, de ce spectacle sans récit ? Un radeau de la méduse, une frénésie des corps dansants, capables de prendre des formes inattendues, entre bêtes et hommes, une chorégraphie perpétuelle, un spectacle enragé, des visions surprenantes. Comme ces corps immobiles, couchés sur les mâts métalliques d'une machinerie qui monte et descend. Le comédien Carlo Brandt, en démiurge, d'abord sorte de clochard éteint, affalé dans un fauteuil, appuyé sur un piano désossé, puis maître de la cérémonie, court, survolant le plateau, parlant une langue de papier froissé - grâce à un micro caché - où éruptant des borborygmes inconnus. Thiérrée a sans doute fait sienne la phrase célèbre de Baudelaire : « La beauté sera convulsive ou ne sera pas. » Mais tout va trop vite, ne permettant pas toujours aux scènes qui se succèdent d'éclore vraiment. Ainsi des corps-animaux, luminescents, de Victoria Thiérrée, trop brièvement esquissés.

Dans ce chaos orchestré, mais « dur », que certains spectateurs trouvent génial et qui en laisse quelques-uns agacés, on cherche en vain la poésie qui faisait le charme humain de Thiérrée dans ses

Tabac rouge

Chorédrame
de James Thiérrée,
du 25 juin au 8 juillet,
au Théâtre de la Ville,
Paris

Les revenants

D'après Henryk Ibsen,
mise en scène Thomas
Ostermeier,
du 5 au 27 avril,
au Théâtre Nanterre
Amandiers, Paris

précédentes créations. Et on regrette sa présence magique...

Huit clos familial

Dans la grande salle du Théâtre de Vidy à Lausanne, bondée, ce 16 mars, l'ambiance est électrique. Le metteur en scène vedette, le Berlinoïse Thomas Ostermeier (directeur artistique de la Schaubühne de Berlin), a choisi de créer à Vidy cette pièce du grand dramaturge norvégien Ibsen (1828-1906). Qu'allait donc faire Ostermeier du monde d'Ibsen, de ses personnages englués dans un carcan social où règne sur les âmes un protestantisme gardien de la morale bourgeoise ? Où l'aspiration désespérée au bonheur se heurte à la pression sociale ? Car *Les revenants* illustrent ce dilemme. Jusqu'à la folie du fils, Oswald, qui paie pour tous les non-dits qui l'ont précédé dans sa courte vie. Les fautes cachées des pères rejailiront sur les fils, comme il est dit dans la pièce. Les mensonges, les actes tus et camouflés sous l'apparence d'une vie bien réglée reviennent hanter les vivants. Ce sont eux, *les revenants*.

Le décor : un plateau tournant lentement sur lui-même, des meubles scandinaves, neutres. La scénographie, avec des projections et la vidéo, élargissent le huis clos familial. Un climat surgit, par moments envoûtant, comme lors de l'incendie de l'orphelinat édifié par la veuve, Mme Alving, à la gloire de son mari, pourtant volage (ô culpabilité), où de grands oiseaux noirs (projetés) traversent le décor.

Le secret de Mme Alving, partagé avec le pasteur Manders, c'est l'infidélité du mari, qui engrosse la bonne et dont on combinera le mariage avec un pauvre type (Engstrand) en échange d'argent. Vingt ans ont passé. La mère couve le

fil, Oswald, qu'elle a eu avec ce mari noceur, dont elle a couvert les excès, sauvegardant toujours les apparences : un fils élevé loin de la famille Alving par sa volonté. Il fallait la gamme d'émotions maîtrisées de la comédienne Valérie Dréville pour porter à la scène ces nœuds mentaux qui feront le terreau de la psychanalyse naissante. Le boomerang du passé va frapper encore. On frôlera l'inceste entre Oswald et Régine, du même père, mais sans le savoir. Confesseur et figure austère, repoussant autrefois le désir de la veuve désespérée, le pasteur est le *deus ex machina* qui règne sur ces âmes. Mme Alving lui révélera l'insondable tourment moral qui a été le sien et qu'elle apaisera un peu en révélant la vérité à son fils, ainsi qu'à Régine. Elle confiera à Manders comment elle a couvert les turpitudes de son mari.

Malgré l'intelligence du jeu, de la scénographie et de la mise en scène, on reste sur sa faim. Ostermeier a revêtu le pasteur Manders d'un costume gris, qui s'accorde à sa personnalité telle que l'a voulue le metteur en scène : Manders suscite surtout l'ennui. Pourtant, quand on lit la pièce, on comprend qu'il y a de la place pour la compassion et même pour une certaine empathie chez cet homme de Dieu, presque caricatural dans sa raideur. Ce qui n'est pas sans susciter des rires dans la salle, les spectateurs ne sachant pas très bien sur quel pied danser.

Quant à la jeune fille (Régine), née des frasques du notable Alving, elle a été engagée par Mme Alving comme servante. Le metteur en scène l'a voulue délurée à souhait, parlant comme une fille d'aujourd'hui, ce qui fait qu'on ne comprend pas tout ce qu'elle dit. En résumé, une réalisation parfaite mais décevante.

V. B.